

Mardi 15 mars 2016

« J'ai entendu la clameur de mon peuple » (L'épreuve)

*Quand je crie, réponds moi,
Dieu ma justice
Toi qui me libères dans la détresse,
pitié pour moi, écoute ma prière !*

*Fils des hommes, jusqu'où irez-vous dans l'insulte à ma gloire,
l'amour du néant et la course au mensonge ?
sachez que le Seigneur a mis à part son fidèle,
le Seigneur entend quand je crie vers lui.*

*Mais vous, tremblez, ne péchez pas ;
réfléchissez dans le secret, faites silence.
Offrez les offrandes justes
et faites confiance au Seigneur.* (Psaume 4)

Nous avons commencé la cinquième semaine de carême. Nos pas se sont affermis, ou bien peut-être au contraire sommes-nous fatigués. Je fais le pari que nous sommes ensemble capables de passer du lait premier âge à une nourriture plus consistante ! Et je vous emmène dans une longue marche, au cœur de l'épreuve biblique.

12. L'épreuve

Abraham

Dieu mit Abraham à l'épreuve : « *Prends ton fils, ton fils unique, celui que tu aimes, Isaac, va au pays de Moriyya, et là tu l'offriras en sacrifice sur la montagne que je t'indiquerai.* » (Gn 22, 2). L'épreuve d'Abraham, c'est l'épreuve de la foi du père des croyants. Elle est donc le modèle de l'épreuve de la foi de tout croyant, passage sans doute obligé, pour se défaire des images de Dieu que l'on s'était construites, et qui tombent dans l'épreuve.

Tout d'abord, elle vient par où on ne l'attendait pas : « *Ton fils, ton unique, celui que tu aimes...* ». Quelque chose en nous se cabre : « tout mais pas ça » : « tu peux tout me demander, mais pas ça, mon Dieu... ». Ce texte est avant tout un scandale, Dieu ne peut demander à Abraham son fils ! Pourtant, Abraham ne demande pas de comptes à Dieu. Il ne lui demande pas pourquoi Il semble revenir sur sa promesse. Lentement mais aussitôt, il se met en marche, prépare ses affaires. Et Abraham part, avec son fils, deux jeunes serviteurs, et un âne. Il prend aussi du bois pour l'holocauste. Le « *troisième jour* », il arrive au lieu dit Moriyya, il aperçoit la montagne et dit cette phrase surprenante : « *Demeurez ici avec l'âne. Moi et l'enfant nous irons jusque là-bas, nous adorerons et nous reviendrons vers vous.* » (Gn 22, 5). Prenons le texte à la lettre : s'il le dit, c'est qu'Abraham le croit. *Nous reviendrons*. De même, quand son fils lui demande où est l'agneau pour l'holocauste : « *C'est Dieu qui pourvoira à l'agneau pour l'holocauste mon fils.* » (Gn 22, 8). Alors, oui, Abraham mystérieusement, malgré tout, croit en la bonté de Dieu.

Et pourtant, il faut que ce soit Dieu qui arrête sa main. Il a ficelé Isaac sur le bûcher et s'apprête à lever le couteau sur lui. Il faut que ce soit le Seigneur qui crie « *N'étends pas la main sur l'enfant, ne lui fais aucun mal* » (Gn 22,12). Alors, Abraham lève les yeux et il voit le bélier. Mystérieuse scène. Que se passe-t-il à ce moment dans sa foi ? N'est-ce pas la tentation qui l'a assailli, tentation de croire que Dieu veut reprendre ce qu'il a donné, tentation de croire qu'il aime le sang des sacrifices, tentation de projeter sur lui la violence qui nous traverse ? Le texte, bien sûr, ne le dit pas, mais la question nous est adressée, et doit sans fin être reprise.

Abraham a ouvert les yeux, il a entendu la voix du messenger, il a résisté à la tentation de se mettre à la place de Dieu en immolant son enfant, *il a résisté à la tentation de croire que Dieu préférerait la mort à la vie*. En cela, Abraham est père des croyants. Alors, son fils lui est rendu, ou plutôt donné à nouveau, dans une relation nouvelle, sans doute moins emprunte de possession, comme le suggère Marie Balmory. Alors, la bénédiction est à nouveau posée sur sa vie. De multiples naissances adviennent dans son entourage (Gn 22, 20-24). La vie a gagné. Mais quelle tentation et quelle épreuve !

Moriyya

Il faut encore revenir à un détail de ce texte : le lieu du sacrifice. Le mont Moriyya n'est pas n'importe quel mont. Les notes de nos Bibles nous renvoient au second livre des Chroniques : « *Salomon commença alors la construction de la maison du Seigneur. C'était à Jérusalem sur le mont Moriyya, là où son père David avait eu une vision. C'était le lieu préparé par David, l'aire d'Ornân le Jébuséen.* » (2 Ch 3, 1). Le mont Moriyya est le lieu sur lequel sera construit le Temple de Jérusalem.

Quant à la vision de David, elle renvoie à une autre épreuve : David a péché en voulant compter le peuple (entendre : « mettre la main sur le peuple, l'arraisonner »). C'est une manière de faire haïe par l'homme biblique, une forme d'idolâtrie, (une manière de consommer le fruit de l'arbre de la pénétration du bien et du mal). Alors, Dieu frappe Israël et David se repend. En guise de repentance, Dieu propose à David de choisir, trois années de famine, trois mois de conflit armé, ou trois jours de peste. Il choisit la peste. Sur les 1 100 000 de ses hommes, 70 000 tombent. Survient alors une scène étrange, avec un personnage pour le moins inquiétant, et il nous faut aussi affronter ces passages difficiles de la Bible : surgit « l'ange exterminateur ».

« (Yahvé) Le Seigneur envoya la peste en Israël [...] soixante-dix mille hommes du peuple moururent [...]. L'ange étendit sa main vers Jérusalem pour l'exterminer, mais (Yahvé) le Seigneur se repentit de ce mal et il dit à l'ange qui exterminait le peuple : « *Assez, retire à présent ta main !* » (2 Sam 24, 15-16) et // (1 Ch 21, 14-15)¹

Nous connaissons cette expression : la Nehama de Dieu. Nous savons désormais que quand Dieu se repend du mal, c'est qu'il le prend sur lui. Il arrête la main de l'ange exterminateur, de la même manière qu'il a arrêté celle d'Abraham.

Alors David, voyant l'ange qui frappait le peuple se repent et s'exclame : c'est moi qui ai péché, mais eux, qu'ont-ils fait ? « *Que ta main s'appesantisse donc sur moi et sur ma famille* » (2 Sam 24,17) et le livre des Chroniques ajoute : « *Mais que ton peuple échappe au fléau !* » (1 Ch 21, 18). La conversion de David, c'est de n'accuser plus personne, ni le

¹ « Yahvé envoya donc la peste en Israël et, parmi les Israélites, soixante-dix mille hommes tombèrent. Puis Dieu envoya l'ange vers Jérusalem pour l'exterminer; mais au moment de l'exterminer, Yahvé regarda et se repentit de ce mal ; et il dit à l'ange exterminateur : " *Assez! Retire ta main.* " »

peuple, ni son Dieu, mais de reconnaître sa propre part de responsabilité dans cette histoire. Après la fin du fléau, comme promis, il achète le champ d'Ornan où est apparu l'ange, pour y faire un autel, qui semble se trouver au lieu même de Moriyya, entre le sacrifice d'Abraham et la construction du temple de Jérusalem. (1 Ch 22, 1)

L'ange exterminateur, dans cette vision de David, comme dans l'épreuve d'Abraham, est une figure double. Le texte lui-même est ambigu, d'un côté on le nomme « l'ange du Seigneur », de l'autre « l'exterminateur ». Il a déjà tué beaucoup d'hommes de David, mais sa puissance est limitée, et la parole de Dieu *peut retenir* l'épée de l'exterminateur.

Nous sommes déjà dans le mystère pascal. Le lieu du sacrifice d'Isaac, où Dieu a retenu sa main, est aussi le lieu où Dieu « s'est repenti », a souffert le mal qu'il pouvait infliger au peuple, c'est aussi le lieu du temple de Jérusalem, tout près de là où Jésus a été crucifié. Oui, Dieu prend sur lui toute violence, toute colère, tout jugement, toute condamnation. Voilà sa miséricorde.

En fait, tout dépend quel regard nous portons sur Dieu. Lorsque nous sommes avec David pécheur, nous confondons Dieu et l'exterminateur (c'est que semble suggérer le texte en disant que Dieu frappe Israël). Lorsque nous sommes avec David repentant, nous voyons que Dieu retient la main de l'exterminateur, comme Il a retenu la main d'Abraham. Dans le premier cas, nous nous faisons accusateurs de Dieu (et peut-être est-ce cela le péché contre l'Esprit). Dans le second, nous nous abritons sous sa miséricorde en reconnaissant que c'est elle qui arrête l'accusation.

Nous projetons sur Dieu *notre propre violence* (comme souvent nous la projetons sur les autres). Quand nous sommes aveuglés, nous supposons qu'elle vient de lui, et nous l'accusons. Quand notre regard est plus clair, ou plus humble, nous reconnaissons que sa parole, si elle est tranchante, nous sépare de cette violence pour nous en sauver.

Cependant, dans le même temps qu'elle nous dit cela, la Bible prend bien soin de montrer combien la reconnaissance de Dieu ne se fait pas d'emblée. Et de montrer que le Dieu qui se dévoile ainsi est patient. Abraham était prêt à sacrifier son fils, et ce n'est qu'à la fin de cette longue préparation que ces yeux se décillent et qu'il voit le mouton. Sa foi n'est pas pure ni sans combat, et c'est *pour cette raison même* qu'elle est exemplaire ! C'est quand il prend conscience de sa faute et de l'innocence du peuple que David a la claire vision de Dieu qui retient la main de l'Exterminateur, mais là aussi, le temps lui est nécessaire, et le texte, jouant sur l'ambiguïté, nous fait vivre cette même conversion du regard. Il faut traverser toute l'épaisseur du livre biblique, depuis la Genèse, en passant par l'Exode, les prophètes, Job et les autres, (et peut-être que cela prend une vie) pour comprendre ce que Dieu y murmure depuis le début : « *Dieu n'a pas fait la mort, il ne prend pas plaisir à la perte des vivants* » (Sg 1, 13). Souvenez-vous des larmes de Jésus à la mort de Lazare. La mort est un malheur, y compris pour le Fils de Dieu. Non, Dieu n'a pas fait a mort !

13. Le sacrifice

Il n'y a qu'un sacrifice, de même qu'il n'y a qu'un grand prêtre, et qu'un autel, et cet autel c'est la croix. Il n'y a qu'une parole, un seul Verbe et cette Parole unique est le Fils unique de Dieu. « *Tu ne voulais ni sacrifice ni oblation, mais tu m'as façonné un corps, [...] alors j'ai dit voici, je viens, car c'est de moi qu'il est question dans le rouleau du livre pour faire ô Dieu ta volonté* » (Hb 10,5), reprenant le Ps 39,7².

² *Tu ne voulais ni offrande ni sacrifice, tu as ouvert mes oreilles ;
Tu ne demandais ni holocauste ni victime, alors j'ai dit « Voici, je viens ».*

Le Fils unique de Dieu, son Bien aimé, vient, et prend la place des exterminés. Il se met à la place du fils unique d'Abraham, mais personne ne retiendra la main qui tient le couteau. Il se met à la place de ceux qui sont victimes de la violence qui les habite. Il se met à la place du péché.

Le Christ ne peut arrêter la main qui tient le couteau qu'en étant lui-même blessé à mort. Il ne peut donner la vie qu'en passant par la mort. Si le disciple n'est pas au-dessus du maître, il nous faut approcher ce mystère : ce n'est pas par en haut que l'on passe vers le haut, mais par en bas. Pour être sûr de n'en perdre aucun, le Fils unique accepte de mourir comme un malfrat un peu à côté du mont Moriyya, hors du temple de Jérusalem, crucifié entre deux croix habitées par des bandits, pour que les perdus, les méchants, les tordus, les pauvres gens, les religieuses, nous toutes et tous, soyons associés à ce mystère...

Je vous en supplie : contemplez le Christ crucifié. Il n'est pas du côté de l'ange exterminateur. Il est du côté de l'accusé, du condamné, de la victime, des coupables, il est de notre côté. Il n'est plus possible, devant la croix du Christ, d'accuser Dieu d'être l'auteur du mal. Il souffre l'énigme avec nous. N'y répond pas. Mais crie vers son Père : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? » Voilà pourquoi l'accusateur a perdu. « *L'accusateur de nos frères est rejeté, lui qui nous accusait jour et nuit devant notre Dieu* » (Ap 12, 10).

Le sacrifice unique a eu lieu, une fois pour toutes. Un seul sacrifice demeure désormais possible, et c'est l'œuvre de miséricorde que je vous invite à vivre ces jours-ci et que je voudrais déployer pour conclure : un sacrifice d'action de grâce. Une eucharistie.

14. Le sacrifice d'action de grâce.

Lorsque au début du livre de l'Exode Dieu se fait connaître à Moïse, cet homme qui est un assassin en fuite, incapable d'aligner trois mots sans mourir d'angoisse, il lui dit deux choses essentielles, parmi tant d'autres. Tout d'abord il se fait connaître par ces mots : « *J'ai vu, j'ai vu la misère de mon peuple qui est en Égypte. J'ai entendu son cri devant ses oppresseurs ; oui, je connais ses angoisses. Je suis descendu pour le délivrer* » (Ex 3, 7-8). Puis, une fois qu'il lui a expliqué qu'il souhaitait libérer le peuple de l'esclavage, devant Moïse qui doute, Dieu dit : « *Je serai avec toi et voici le signe qui te montrera que c'est moi qui t'ai envoyé. Quand tu feras sortir le peuple d'Égypte, vous servirez Dieu sur cette montagne* » (Ex 3,12). La liturgie (service de Dieu et service du frère) n'a de sens que comme action de grâce, remerciement, pour la libération reçue.

Lorsque Matthieu met en scène la naissance de Jésus, il nous fait assister à l'arrivée des mages, venus de pays lointains, païens (Mt 2,11). Ces mages portent des offrandes, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. La myrrhe annonce déjà la mort du Christ et son embaumement. L'or proclame la royauté de ce nouveau-né, ce qui conduira Hérode à assassiner tous les enfants de cet âge là, afin d'être certain d'éliminer un rival. C'est un or déjà marqué par le sang. Quant à l'encens, il figure le fumet des sacrifices, la prière qui s'offre, l'offrande des martyrs, le cri de tous les hommes, qui monte vers Dieu. Mais cette prière, fût-elle marquée par le sang, ne conditionne pas la salut. Elle est rendue possible par le salut déjà offert. Pour le dire autrement, si nous sommes invités à offrir nos vies à notre tour (ce que la plupart de nous faisons chaque jour, le plus souvent sans y penser), ce n'est que pour remercier notre Dieu de ce qu'il nous a sauvé. L'éthique chrétienne trouve son unique fondement là : agir bien, ce n'est pas un préalable, ce n'est même pas une « obligation », c'est notre manière de remercier Dieu de ses dons. Il n'y a d'éthique chrétienne qu'eucharistique.

Lorsque la femme pécheresse s'approche de Jésus dans l'évangile de Luc (Luc 7, 36-50), elle vient elle aussi avec trois offrandes, comme les mages (c'est une personne détenue qui a vu le lien entre les mages et cette femme) : elle offre du parfum, elle offre ses larmes, et elle offre la caresse de ses cheveux. Jésus rapproche le parfum de la myrrhe puisqu'il parle d'embaumement. Elle reconnaît son roi. Quant à la prière, tout le mouvement du corps abandonné de cette femme est offrande et reconnaissance. Elle nous montre, je crois, ce qu'est le sacrifice d'action de grâce. Le soin du corps de l'autre, (ce qui inclut la nourriture, le parfum, la beauté) est un geste liturgique, un sacrifice d'action de grâce.

Le sacrifice d'action de grâce n'est pas seulement la joyeuse célébration d'une histoire qui finit bien. Il coûte. Il nous coûte car il nous demande une séparation nette, tranchante, sans concession, d'avec ce qui tue. C'est pourquoi je voudrais clore cette méditation par une manière un peu rude de vivre ce sacrifice d'action de grâce, une sorte de *vademecum* pour temps de violence, car sans doute, parmi nous, la vie de certains est malmenée.

Les psaumes imprécatoires

*Dieu, brise leurs dents et leur mâchoire,
Seigneur, casse les crocs de ces lions :
Qu'ils s'en aillent comme les eaux qui se perdent
Que Dieu les transperce, et qu'ils périssent
comme la limace qui glisse en fondant
ou l'avorton qui ne voit pas le soleil !* *Ps 57 (58 dans les Bible)*

Ce psaume 57, spécialement violent, vous ne l'avez sans doute jamais chanté dans la liturgie, car comme d'autres versets, il a été effacé des livres d'office. Pourtant, et paradoxalement, je crois que ces psaumes aussi parlent de miséricorde. Mais d'une miséricorde debout, virile, qui n'a pas grand chose à voir avec la guimauve. Pourquoi chanter de tels psaumes ?

La première, c'est que bien des gens sont dans de telles détresses qu'ils sont en droit de crier cela vers Dieu. Ce serait hypocrisie de l'ignorer. S'il y a ne serait-ce qu'un homme qui crie vers Dieu « *transperce mes ennemis* », il est urgent de chanter ce psaume afin qu'il ne soit pas seul dans son cri. Et puis il y a ceux qui n'ont plus la force de les chanter. Et nous devons être leur voix ! Cela s'appelle, je crois, la communion des saints ! La seconde raison de chanter ces psaumes, c'est qu'ils sont dans la Bible et que le Christ les a chantés. C'est une raison suffisante ! Enfin, la troisième raison pour crier vers Dieu « *écrase mes ennemis contre le roc...* », c'est que *pendant qu'on le chante, on ne le fait pas*. Si nous avons des ennemis, si nous sentons monter en nous la violence, mieux vaut sans doute remettre cette violence à Dieu qui saura quoi en faire. Sans doute vaut-il mieux que ce soit lui qui nous débarrasse de notre ennemi, il le fera de façon plus délicate, notre ennemi étant sans doute aussi le fils qu'il aime. Crier vers Dieu des cris de violence, c'est donc paradoxalement, mais très réellement un acte non violent.

Décider de nous tourner vers Dieu, y compris au cœur de la violence, car nous savons qu'il n'est pas l'Exterminateur, afin de transformer notre propre violence en prière, c'est véritablement un sacrifice d'action de grâce.

Prenez la compagnie qui vous convient le mieux, Abraham, les mages, les psaumes imprécatoires, David, la femme pécheresse. La cinquième œuvre de miséricorde, le sacrifice d'action de grâce, c'est d'apprendre chaque jour à ne pas projeter sur Dieu notre propre violence, mais au contraire de le remercier par l'offrande de nos vies.

*In manus tuas, Pater, commendo spiritum meum,
In manus tuas, Pater, commendo spiritum meum.*